

8^e concours de



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

Pastiches proustiens

Édition 2026
www.amisdeproust.fr

**Ce document présente le palmarès de la 8^e édition du
concours de pastiches proustiens organisé en 2025-2026 par la
Société des Amis de Marcel Proust**

Catégorie générale

Premier prix : *La passion verte de Madame Verdon*, par José Puig..... p. 3
Prix des adhérents : *La verrière de Saint-Léonce-de-Néaulx*, par Louis-Xavier Rueda..... p. 6
Deuxième prix : *À la recherche du taon perdu*, par Gilles Lucas..... p. 9

Catégorie "Moins de 25 ans"

Premier prix et prix des adhérents : *Un faux départ*, par Alix Raineville..... p. 12
Deuxième prix : *Malheur aux dormeurs*, par Alix Orhon..... p. 15

Membres du jury :

Jérôme Bastianelli, Élyane Dezon-Jones, Emily Eells, Anne Imbert, Jean de La Rochefoucauld, Alexandra de Léal, Isabelle Serça.

Catégorie générale
PREMIER PRIX

La passion verte de Madame Verdon
par José Puig

Depuis que Madame Verdon avait décidé et proclamé urbi et orbi que Paris était devenu une ville « invivable, nauséabonde et vulgaire » aucun membre du petit clan ne se serait risqué bien entendu à contester ce dogme, ni seulement même à en tempérer quelque peu que ce soit la rigueur en suggérant par exemple, ne serait-ce que du bout des lèvres et en tremblant par avance de l'excommunication encourue ou, à tout le moins, de la rebuffade essuyée devant tout le monde, qu'en hiver on y trouvait quand-même un peu plus de distractions qu'à la campagne ou que la vie sociale -on n'avait plus le droit de dire mondaine- y était moins restreinte. À moins, bien entendu, que la Patronne, qui n'avait jamais redouté pour elle-même, ce qu'on appelle communément des contradictions, prise soudainement d'une crise d'ennui profond, ne décrète un brutal retour à Paris qui redevenait soudain pour quelques jours, la ville de tous les plaisirs, de tous les charmes, la seule du monde où l'on pouvait respirer un air vraiment chic et intelligent, admirer les beautés de l'architecture, de la mode - la vraie mode, voulait-elle dire, et non cette parodie apprise qui réglait les élégances provinciales,- etc.

D'ailleurs, cet adjectif, provincial, elle seule disposait de l'exclusif privilège de le prononcer avec toutes les subtiles nuances destinées à faire comprendre qu'elle ne le faisait pas en parisienne affectée et arrogante, et encore moins en paysanne mal dégrossie qui voudrait laver ses origines en les avouant par une imitation trop apprise et trop grossière du bon goût parisien. Et il suffisait que, enhardi par ce qu'il prenait, sinon pour une révision définitive de la loi suprême ou une amnistie générale, mais du moins pour une autorisation spéciale et temporaire de critiquer la province -il valait d'ailleurs mieux dire campagne, terme mieux accordé aux nouvelles opinions écologistes de Madame Verdon- un fidèle osât s'engouffrer dans la brèche ainsi ouverte par la Patronne et se mît lui-même, pauvre inconscient que les autres regardaient soudain avec l'admiration qu'on a pour les actes d'héroïsme dont on ne se croit pas soi-même capable et la compassion anticipée qu'on réservait jadis aux premiers chrétiens que leur persistance dans la vraie foi précipiterait inexorablement dans la fosse aux lions, à critiquer la vie rurale ou à ironiser sottement et avec un soulagement trop manifeste sur les mœurs provinciales, pour qu'il comprenne bien vite son erreur et se voit frappé pour sa témérité d'une disgrâce publique et sans appel.

Car écolo', Madame Verdon l'était devenue très sincèrement. Sa conversion, commencée pendant le confinement, s'était rapidement affermie, par des lectures, des « webinaires » puis des conférences où l'on venait masqué et en laissant consciencieusement un siège inoccupé entre deux zéloteurs de l'anti-gluten ou des énergies renouvelables. Avec l'ardeur habituelle des néophytes, mais aussi la ténacité qui la caractérisait, la puissance de son imagination et sa capacité à ingurgiter en un temps record les principes, concepts, axiomes et tous autres éléments de doctrine de sa nouvelle lubie, Madame Verdon, s'étant jeté dans cette passion, avait acquis à deux heures de Paris une belle ferme ancienne rénovée avec « goût et confort »

mais dans le respect des traditions locales, comme le lui avait assuré la délicieuse personne de l'agence « Demeures d'exception » à la suite d'une visite mémorable à laquelle elle avait convoqué un détachement du petit clan, les fidèles entre les fidèles, moins pour recueillir leurs avis que pour s'assurer, en les enrôlant dans la responsabilité de cet exode auquel elle comptait bien les associer bon gré mal gré, qu'ils ne lâcheraient pas et seraient là, l'hiver au coin du feu et l'été à faire du yoga sur la terrasse, semaine après semaine. Libre à eux bien sûr, disait-elle, de continuer à s'asphyxier de l'air de Paris, à s'empoisonner de plats cuisinés et à se rendre complices de la disparition du singe-araignée, du crocodile siamois et de l'aubépine ergot-de-coq !

Elle s'y était installée d'abord pour les week-ends et les vacances d'été, puis, progressivement, par un curieux effet d'étirement des week-ends qui par un double mais insensible glissement du samedi vers le vendredi puis le jeudi, et du dimanche soir vers le lundi puis le mardi, avait renversé l'économie des échanges hebdomadaires où l'on se forçait malgré tout, parce qu'il le fallait bien, à réserver un bref séjour de deux jours mortels à Paris.

« Vous qui êtes un homme de science, disait-elle par exemple au docteur Tétard en lui désignant Colette d'un ton de pitié autoritaire dont elle seule avait le secret, expliquez s'il vous plaît à cette jeune personne inconsciente qu'elle n'a pas six mois à vivre si elle continue à se fiche sur le nez des kilos d'octocrylène et de phénoxyéthanol ! Ah ! moi, je veux bien, ajoutait-elle, feignant la mansuétude, mais il y a tout de même des suicides plus agréables. Regardez mon mari, depuis qu'il ne mange plus toutes les cochonneries des Escoffier et des Prunier, il a rajeuni de vingt ans et je m'inquiète d'ailleurs de voir toutes les jeunesses du village lui faire les yeux doux. Mais ne proteste pas, Lucien ! hurla-t-elle soudain en se tournant vers le pauvre homme qui n'avait pourtant pas bronché, j'ai bien vu hier à l'exposition des légumes anciens que ton intérêt soudain pour le chéнопode blanc avait à voir avec les yeux bleus de la jeune maraîchère que tu as bien assommée de questions pendant vingt minutes, la pauvre enfant. » Mais c'est avec Monsieur de Pontus qu'elle dut déployer tout son art de la ruse pour tenter qu'il acceptât de renoncer à ses habitudes du samedi soir où, depuis quelques mois, il s'était pris de passion pour certaines soirées secrètement organisées dans une cave du onzième arrondissement et dont Brissot, qui s'en était fait raconter la nature par le baron lui-même dans le train qui les amena de conserve un dimanche matin à la campagne Verdon, révéla les mystères antiphysiques et quasiment sataniques au docteur Tétard et à la patronne lors d'une cueillette de champignons improvisée, le même dimanche, pendant la sieste des autres membres du petit clan.

Madame Verdon pensa bien un temps aménager la grange pour y transplanter les folies nocturnes du baron mais le succès de ce projet parut trop incertain car, malgré son influence incontestée sur les organisateurs de ces hebdomadaires saturnales dont il était le principal mécène, le baron sembla très vite dans l'incapacité de transporter tout le personnel et les accessoires de ces festivités dans la ferme de la Patronne qui, par ailleurs, redouta que l'apparence de cet équipage, dont le baroque ne pouvait se trouver complètement expliqué par le principe de la biodiversité, nuisît à la cohérence de sa doctrine naturaliste et biodynamique. Elle se résigna donc à proposer au baron et à ses camarades de jeu qu'il estimerait dignes de cet honneur de les rejoindre le dimanche matin, au sortir de leur cave, pour une journée « détox et psychédélique ». Cet after rustique -on dut longuement expliquer le terme au docteur Tétard qui voulait absolument savoir, par rationalisme entêté, le détail de ce qui l'avait précédé alors

qu'on s'employait, devant les dames, à évoquer avec force litotes et clins d'œil connivents, les nouvelles lubies du baron- cet after progressa, l'été venu, vers des brunchs végétariens et naturistes au bord de la piscine, formule qui flattait tout ensemble les goûts anglicistes de Colette, la passion moderne et naturopathique de la Patronne, l'hygiénisme rationaliste du docteur Tétard, le goût de l'antique du professeur Brissot dont l'autorité fut requise pour donner à ces post-bacchanales le sceau d'authenticité lacédémonienne nécessaire et, cela va sans dire, les fondamentaux esthétiques du baron de Pontus qui retrouvait dans ces tableaux vivants de la ferme Verdon les principes du Grand-goût cultivé jadis par ses ancêtres.

Catégorie générale
PRIX DES ADHÉRENTS

La verrière de Saint-Léonce-de-Néaulx
Par Louis Xavier Rueda

Il est des lieux que l'on visite sans dessein véritable, porté par la nonchalance d'un été sans but précis ou par l'enthousiasme capricieux d'un ami aux goûts étrangement constants dans leur extravagance ; des lieux que l'on rejoint sans conviction, comme on feuillette un vieux livre que l'on pense connaître dans ses moindres détails et où pourtant, une déchirure imprévue dans la surface du réel vient ouvrir en nous une antique chambre d'échos, une retraite intérieure demeurée intacte, un élan que l'on croyait à jamais dissimulé sous les strates d'une raison façonnée par le temps. Ce fut ainsi que je vins à Saint-Léonce-de-Néaulx, village comme retiré du monde, suspendu au flanc d'un causse que le calcaire rongea à la manière d'un sablier invisible, et que j'y fis, par l'intermédiaire d'Odelin, la découverte d'un vitrail qui fut pour moi plus qu'un simple objet d'art : une énigme, et peut-être un miroir.

Saint-Léonce-de-Néaulx, sous la clarté assoupie d'un mois d'août dont la douceur semblait déjà promise à la défaite du soir, n'avait rien de ces destinations dont les guides vantent la grâce pittoresque ou la renommée discrètement mondaine ; c'était un lieu sans apprêt, presque rétif à la curiosité des voyageurs, dont les charmes, trop anciens peut-être, trop enfouis dans la trame d'un silence séculaire, échappaient à ce regard impatient que la modernité a rendu insensible aux nuances de l'immobile. Le clocher, d'une pierre patinée d'or que le soleil caressait avec la lenteur d'un souvenir, oscillait — à la manière d'un être indécis entre le passé et la survivance — entre la ruine et la permanence. Les rues pavées, bordées de murets modestes où s'enlaçaient les chèvrefeuilles, exhalaient cette attente muette des choses qui, depuis longtemps, ne s'offrent plus mais consentent encore à être traversées. C'est dans un silence empreint de sacralité, où le temps semblait suspendre son vol pour écouter le murmure de la lumière, qu'Odelin, avec ce singulier alliage de solennité et d'ironie qu'il cultivait comme un art à part entière, me confia, comme on livre à demi un secret :

— Vous verrez, il y a là une verrière qui fait vaciller même les convictions les plus robustes.

La bâtisse qu'il me désigna, ancien oratoire accolé à une commanderie templière en partie effondrée, aurait servi, selon la légende locale — toujours incertaine mais précieuse — tour à tour de sanctuaire, d'observatoire astrologique et de refuge à un comte excentrique, féru de théosophie. Son architecture hésitait entre le gothique dévot et le fantastique rousseauiste : chapiteaux feuillus, colonnettes à demi fondues dans la muraille, sculptures animales à l'inquiétante humanité. Mais c'était surtout ce halo qui m'intriguait : une clarté veloutée, colorée sans être éclatante, comme filtrée par un rêve ancien. Nous n'entrâmes pas aussitôt : le marquis de Saint-Léonce, gardien des lieux, avait prévu, selon l'usage, une réception « introductive », où le regard sur l'œuvre devait être précédé par celui porté sur la société des vivants.

Dans la salle aux voûtes épaisses où l'air, retenu par la pierre séculaire, semblait se résigner à une immobilité presque monastique, une compagnie disparate s'était réunie autour d'une table chargée de céramiques aux émaux indécis et de vins charnus où même les paroles légères

semblaient se dissoudre. On y trouvait un ténor madré, récemment reconverti à la critique d'art avec une ferveur un peu soupçonneuse ; une conservatrice du patrimoine à l'orée de sa retraite, dont le regard, tourné vers l'ombre douce des musées, cherchait déjà refuge dans quelque réserve poussiéreuse ; un duo d'ethnographes suisses, dont le silence imposait une sorte d'inhibition polie, comme si tous respectaient une cérémonie invisible ; et — figure la plus énigmatique — un homme aux traits effacés par un surcroît d'attention intérieure, au regard d'ardoise où se devinait une profondeur difficile à sonder, dont le nom, Vellombre, flottait dans les conversations comme une brume incertaine — nul ne sachant si elle dissimulait ou révélait ce qu'elle enveloppait.

Il parlait peu, mangeait encore moins, mais sa seule présence semblait infléchir l'espace, telle une ponctuation suspendue dans un récit qui, par excès de prolixité, doutait de sa propre direction. Je ne savais — et nul ne semblait le savoir davantage — s'il était peintre, poète, mystique ou tout cela à la fois. On murmurait qu'il avait séjourné dans les steppes, contemplé dans des monastères oubliés des soleils inversés dont la clarté, disait-on, ne se révélait qu'aux âmes suffisamment préparées, et qu'il ne parlait que lorsque cela en valait la peine, ce qu'il estimait, à en juger par son mutisme, d'une exigence presque inatteignable. Odelin, qui avait en horreur les obscurités feintes et les mystères complaisamment entretenus, me glissa entre deux bouchées, avec ce ton mi-rieur, mi-acrimonieux qui lui tenait lieu de jugement :
— C'est un de ces artistes qui ne produisent rien, mais dont on célèbre l'aura ; il leur suffit de fixer longuement une pierre pour que l'on se persuade qu'ils y distinguent une métaphore que nous ne saurions, nous autres, percevoir.

Et pourtant, je me sentais attiré vers Vellombre, moins par ses paroles — trop rares pour qu'on pût en tirer un quelconque éclairage — que par son silence même. Il avait, dans la retenue avec laquelle il se soustrayait à l'attention, cette élégance involontaire propre à ceux qui ne cherchent jamais à captiver et finissent néanmoins par détourner vers eux le regard, comme si l'effacement constituait, à son insu, la forme la plus subtile de présence.

Après le repas, tandis que les convives se dispersaient dans le cloître attendant avec cette lenteur cérémonieuse qu'adoptent spontanément les groupes lorsqu'ils redoutent de rompre trop brusquement l'enchantement d'une soirée, j'osai m'introduire, seul, dans l'oratoire. À peine avais-je franchi le seuil que la verrière m'apparut, non comme un simple objet d'art suspendu dans la pénombre, mais comme une présence souveraine, haute, profonde, presque flottante au cœur de l'ombre bleutée sur la densité de laquelle elle semblait régner. Elle n'illuminait pas la pièce ; elle l'habitait d'une manière si totale que l'obscurité, loin de lui résister, paraissait se plier autour d'elle pour en exalter les reflets les plus secrets.

La figure centrale échappait à toute définition immédiate : un être androgyne, ailé sans être céleste, dont la posture ambiguë, à la fois tendue vers l'ascension et retenue par une chute hésitante, était encadrée de motifs végétaux, indécis entre racines pénétrant la terre et veines diffusant une sève inconnue. Mais ce furent surtout les yeux — deux amandes d'un bleu d'outre-monde, dont la fixité n'avait rien du regard adressé mais tout de la pénétration imposée — qui me frappèrent d'une révélation intense. J'eus soudain la sensation déstabilisante que ce n'était pas moi qui contemplais l'œuvre, mais elle qui, depuis une profondeur antérieure à toute mémoire, s'appliquait à me scruter.

C'est alors que Vellombre me rejoignit, sans bruit, comme ces êtres dont la légèreté n'est pas feinte mais procède d'une longue fréquentation du silence. Il se posta à mes côtés, comme suspendu, sans prononcer un mot. Puis, après une pause si longue qu'elle parvint à se confondre avec le battement même du lieu, il murmura :

— Ce n'est pas un vitrail. C'est un piège.

Je tournai légèrement la tête, plus intrigué encore par la placidité avec laquelle il énonçait ce jugement que par le jugement lui-même.

— Un piège ? demandai-je enfin.

Il esquaissa un sourire imperceptible, comme si la question, qui lui paraissait inévitable, se heurtait aux frontières étroites d'un sens qu'elle ne pouvait embrasser.

— À lumière. À la conscience : il est des vérités que l'on ne perçoit qu'à travers le trouble qu'elles suscitent en nous. Cette verrière n'éclaire pas, elle révèle ce que nous y déposons.

Je restai figé. Était-ce une provocation, un aphorisme creux, ou une de ces vérités énigmatiques dont la profondeur ne se mesure qu'avec le temps ? Avais-je affaire à un simple miroir élaboré pour que chacun y projetât ce qu'il croyait deviner dans l'autre ? non plus à une œuvre d'art, mais à un écran d'ombres éclairées par notre propre désir d'y lire davantage que ce qu'il offrait ?

Le lendemain matin, porté par une insomnie à peine dissipée, je retournai seul dans l'oratoire. La lumière, plus directe, plus crue, donnait à cet ouvrage de verre une tout autre teinte : ce qui, la veille, m'avait semblé vibrer avec mystère paraissait figé, presque décoratif. Mais l'effet persistait, autrement. Ce n'était plus la fascination du mystère, mais l'inquiétude du dévoilement. Je crus alors percevoir, avec une clarté inattendue, une pensée qui, jusqu'ici, n'avait existé en moi qu'à l'état de rumeur fugitive : peut-être que l'art, à son plus haut degré, ne cherche ni à séduire ni à transmettre, mais seulement à résister — à durer au-delà de l'impatience de nos regards.

En repartant, je retrouvai Odelin, soucieux, prêt à regagner la ville. Avec une légère ironie, il me demanda si « la lumière de la révélation m'avait touché ». Je haussai les épaules. Il soupira : « Toujours à compliquer ce qui devrait être simple. Moi, j'aime quand tout est clair. » Peut-être avait-il raison. Pourtant, quelque chose en moi s'était déplacé. Ce n'était plus tant la verrière qui m'habitait, mais ce qu'elle m'avait contraint à reconnaître : cette part intime de nous-mêmes, invisible jusqu'au jour où une lumière étrangère, un lieu sans dessein, ou un visage à peine esquissé viennent l'éclairer sans jamais la dissiper.

Je me surpris alors à penser que ce vitrail n'était pas seulement une composition artistique mais un acte de résistance contre la fugacité même du temps, une tentative de suspendre l'incessant mouvement de la mémoire, de la capturer dans une bulle fragile, aux reflets mouvants.

Catégorie générale
DEUXIEME PRIX

À la recherche du taon perdu
par Gilles Lucas

Quoique, ce matin-là, mon visage, s'enfonçant dans la douceur moelleuse de l'oreiller, je susse déjà, en suivant des yeux l'éclat incertain d'un rayon de lumière qui s'insinuait timidement sous le grand rideau de la chambre, que le ciel était clair, et que, par-delà la fenêtre, le monde s'ouvrait à la clarté d'un rutilant soleil, je ne pouvais me décider à me lever, tant la fatigue persistante que j'avais ressentie la veille, lors de ma longue et languissante promenade à travers le jardin du Luxembourg, continuait à peser sur moi, à m'accabler, à me retenir dans cette torpeur délicieuse où l'on se sent encore un peu suspendu entre la nuit et le jour. C'est alors, en enlaçant l'oreiller comme pour m'y fondre entièrement, ainsi qu'il m'arrivait si souvent de le faire à Combray, après que je me fusse couché de bonne heure, et en sentant contre ma joue l'empreinte tiède de son tissu moelleux que je reconnus, par une soudaineté presque brutale la voix d'Albertine — elle était venue, depuis notre retour de Balbec, habiter avec moi à Paris — qui résonnait dans la chambre située à une vingtaine de pas de la mienne, et qui hurlait, d'une façon si désespérée qu'elle me fit frissonner : " Elle a disparu !"

Sans crier gare, Albertine entra dans la chambre, en chemise de nuit, les joues agitées d'une pâleur trouble, son regard, large et affolé, parcourant la pièce avec la nervosité d'une petite hirondelle cherchant une issue dans une cage où elle est retenue prisonnière. Tout en tenant contre elle la boîte de maroquin rouge où elle rangeait ses bijoux, et dont les angles légèrement usés trahissaient les innombrables manipulations de ses mains délicates et passionnées, je songeai à toutes ces fois où je l'avais vue, penchée sur ces bijoux de pacotille — ainsi les appelait-elle sur un ton amusé — les examiner avec un mélange d'attention fébrile et de plaisir secret, comme si, dans la contemplation minutieuse de ces objets, se dissolvait une part de son âme ou, du moins, un plaisir presque mystique, que je pouvais à peine imaginer.

— Quelqu'un me l'a volée ! — ajouta-t-elle, et tandis qu'une moue se dessinait sur son visage, creusant une fossette dans sa joue qui me la rendait irrésistible, je lui demandai de quoi elle voulait bien parler. Elle leva vers moi un regard où l'impatience, à peine contenue, faisait briller une lueur presque humide, comme si l'agacement, chez elle, prenait toujours la forme d'une sensibilité exacerbée. Elle me répondit : "Ma broche en forme de taon ! Vous savez bien, je vous l'ai montrée un jour !" Albertine, il est vrai, m'avait fait découvrir cette broche où l'exactitude presque obsessionnelle de l'orfèvre avait fixé dans le métal la présence minuscule d'un taon; et pourtant, si infime que fût la figure de ce petit animal vorace, elle m'avait retenu, fasciné, non tant par sa perfection matérielle que par cette façon singulière qu'ont parfois les objets de condenser, dans le scintillement d'un détail, tout un univers de curiosité et de beauté. Aussi je sus, avant même qu'Albertine n'eût repris la parole, que l'affaire ne serait pas de celles qu'on relègue dans la catégorie des incidents insignifiants. Je le compris à une imperceptible crispation de sa nuque, à cette manière qu'avait sa respiration de se raccourcir comme si chaque souffle lui coûtait un léger effort, et même à la façon—que j'avais souvent observée chez elle dans les moments où un trouble secret l'agitait—dont son doigt tapotait

nerveusement l'accouder du fauteuil, comme si ce geste, par une sorte de superstition intime qu'elle seule eût pu expliquer, devait suffire à faire réparaître l'objet disparu, et qu'en cet instant sa contrariété, malgré les mots encore tus, s'imposait à moi avec la force d'une évidence.

— Si la broche n'est plus dans la boîte, c'est que vous l'avez posée quelque part, sans doute... répondis-je, sans prévoir que cette remarque faite avec une certaine pointe d'innocence dans la voix, Albertine, autoritaire à l'excès, et que la moindre contrariété jetait souvent dans des colères folles, déconcertantes de brutalité, mais qu'elle savait faire oublier par cette grâce féline et enveloppante d'une indéfinissable sensualité, ne s'emporterait pas contre moi ce matin-là, me priant bien au contraire — ses lèvres roses et bien dessinées s'avancant pour former une moue légère, comme si elle disait : « C'est une tragédie que la disparition de ce bijou ! Aidez-moi à retrouver cette pure merveille ! » - , à ce que, tels deux explorateurs qui voyagent très loin et que nous écoutons, à leur retour, sans les croire, évoquer leurs découvertes fabuleuses, nous partions tous deux à la recherche de cette broche précieuse.

Je me laissai emporter par Albertine, dont la tristesse, je le voyais bien me rappelait la détresse de Mathilde Loisel dans *La Parure*, mais avec cette nuance — que la nouvelle de Maupassant n'offrait pas — que nous pouvions espérer un dénouement heureux, que la recherche n'était pas vaine, et que ce petit insecte sculpté dans la broche ne resterait pas pour toujours invisible à nos yeux. Et tandis que nous parcourions le salon, soulevant le canapé et les deux fauteuils près de la fenêtre avec une énergie presque convulsive, un souvenir surgit, celui d'une soirée chez la duchesse de Guermantes, bien étrange soirée où le collier de perles que la maîtresse de maison portait au cou, ce soir-là, s'était détaché, dans l'ivresse d'une danse précipitée au bras de son époux, pour se briser en mille perles sur le parquet. Je revois encore, comme à travers une buée légère qui, déposée par les années, adoucit certains détails, en efface d'autres, le moment fatal où la parure céda. Ce fut un bruit presque imperceptible, un soupir cristallin plutôt qu'une chute, et pourtant il suffit à suspendre le mouvement de la danse, à figer un sourire sur les lèvres de la duchesse, à faire taire toutes les conversations qui, jusque-là, bruissaient comme un feu de brindilles. Les perles roulèrent, rebondissant sur le parquet ciré, se réfugiant sous les fauteuils, s'éparpillant jusqu'aux plis des tentures. Alors chaque invité, surpris et amusé, se pencha, s'agenouilla presque, ramassant les petites perles avec une attention semblable à la nôtre, mais sans doute sans le même sens du drame, sans la même conscience de l'intimité fragile et fugace de ces éclats nacrés. Mais tandis qu'ils riaient de cet incident charmant, pour moi chaque perle retrouvée semblait contenir une minute perdue, un éclat de cette soirée que je savais déjà ne pouvoir retenir tout entière. Et lorsque je remis dans la paume de la duchesse ce trésor recomposé, je sentis que ce collier, désormais imparfait malgré son apparente reconstitution, figurait l'image même de nos instants : précieux, désirés, mais toujours menacés de se disperser au moindre faux mouvement. Ce souvenir, flottant entre moi et le tumulte de l'appartement, se mêlait aux mouvements frénétiques d'Albertine, qui, emportée dans un tourbillon de gestes saccadés, semblait déployer autour d'elle un espace où le temps et la réalité se pliaient à la logique de sa recherche, et je compris alors que ma faiblesse physique, ma santé fragile, ne pourraient longtemps résister à cette énergie dévastatrice, à ce besoin presque vital de retrouver le petit bijou. Je m'assis, sentant mes forces m'abandonner, et Albertine, me voyant immobile, réprimanda doucement mon inertie.

— Je suis fatigué, murmurai-je, et aussitôt elle s'arrêta net devant moi, et je vis, dans le léger tremblement de ses narines, dans la crispation soudaine de ses mains que l'indulgence dont

elle avait jusque-là enveloppé ma lassitude venait de céder, comme avait cédé autrefois le collier de perles de la duchesse de Guermantes. J'étais assis, incapable de dissimuler davantage l'épuisement qui m'écrasait ; mes épaules s'affaissaient, mes yeux se perdaient dans une fixité vague, et je n'avais même plus la force de feindre l'attention que réclamaient ses paroles. Je restais là, immobile, tandis qu'Albertine, agenouillée sur le parquet, reprenait sa recherche. La lumière filtrant à travers les rideaux caressait son dos et glissait sur sa chemise de nuit qui, s'étirant avec ses mouvements, dessinait la délicatesse de ses formes. Il y avait dans cette inclinaison un mélange de grâce et de fragilité qui me captivait, comme si chaque geste était un accord parfait dans une musique silencieuse, faite pour éveiller les sens. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette courbe, de cette ligne que le tissu de la chemise de nuit soulignait avec une insistance discrète, et je sentais en moi une tension à la fois douce et électrique, un désir presque spirituel. Puis, soudain, Albertine se retourna, et ce simple mouvement, si naturel et si brusque, me fit éprouver une sorte de vertige. L'échancrure de sa chemise de nuit laissait deviner, sans rien dévoiler de trop précis, le galbe délicat de ses seins, et cette vision subite eut le pouvoir de ramener à la surface de ma mémoire le souvenir d'un soir où, à l'heure du coucher, j'avais entrouvert sa chemise avec cette précaution tremblante qu'on réserve aux choses sacrées. Alors, sous mes doigts encore intimidés, ses seins étaient apparus, dévoilés avec une pudeur offerte, si haut portés et d'une rondeur si parfaite qu'ils semblaient moins appartenir à la continuité naturelle de son corps que s'être épanouis là, à l'abri de tout regard, tels deux fruits délicats longuement mûris au soleil. En les revoyant ainsi, par le simple jeu d'une inclinaison de son corps, je retrouvais non seulement l'image mais l'émotion même de ce moment : la surprise silencieuse, l'émerveillement presque enfantin, la sensation que tout son être, dans sa douceur et sa fraîcheur, se concentrait en ces deux formes parfaites, mûries non par le temps mais par quelque secret de la nature qui lui était propre. Et tandis qu'Albertine, ignorante de l'orage intérieur qu'elle soulevait, relevait la tête vers moi, je demeurai suspendu entre le présent et ce souvenir revenu avec une précision presque trop vive — comme si le passé, jaloux de la scène qui s'offrait à moi, se rappelait d'une seule image et d'un seul frémissement.

— Vous ne m'aidez pas beaucoup, dit-elle enfin, d'une voix basse mais dure.

Alors, voyant que je demeurais immobile, comme assoupi dans une fatigue dont je ne cherchais même plus à dissimuler le poids, elle laissa échapper un léger mouvement d'impatience, redressa la tête, ajusta d'un geste machinal la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front, puis, sans un mot, se remit à la recherche de la broche. Je la suivis des yeux tandis qu'elle soulevait les pans des tentures, inspectait l'ombre sous les fauteuils, glissait sa main fine le long des boiseries, avec une minutie entêtée qui semblait vouloir rattraper à elle seule ce que mon inertie abandonnait. De temps à autre, elle se redressait, les yeux brillants d'une tension contenue, et me regardait comme pour mesurer l'étendue de mon absence. Puis, sans commentaire, elle se lançait à nouveau, patiente, obstinée, presque fiévreuse, avec cette agitation fascinante et vertigineuse qui semblait être à la fois la marque la plus profonde de son caractère et la plus douloureuse des sollicitations qu'elle m'adressait sans le vouloir, à la recherche de l'incalculable bijou perdu, persuadée sans doute que sa récupération, adviendrait enfin, dans un instant unique et presque sacré où, sortant d'un repli du tapis ou du refuge obscur d'une tenture, apparaîtrait soudain, minuscule, brillant, intact, le taon retrouvé.

Catégorie « Moins de 25 ans »
PREMIER PRIX ET PRIX DES ADHÉRENTS

Un faux départ
par Alix Raineville

Une de mes premières tentatives littéraires avait été motivée par la volonté de plaire à une jeune fille, camarade de classe éprise de littérature, qui, n'écrivant pas elle-même, fréquentait des cénacles, et avait résolu d'animer une revue étudiante, où elle cherchait de *jeunes pousses* à cultiver et de grands noms à attirer. Après avoir reçu le premier numéro de ce qu'elle présenterait plus tard comme « une toute petite tentative, à laquelle des amis avaient bien voulu collaborer » mais qu'elle espérait alors être quelque chose comme ce qu'avait été *Minotaure*, et pour quoi elle avait laborieusement cherché à faire jouer ses quelques relations germanoprates, je compris que les *jeunes pousses* qu'elle avait trouvées n'étaient pas des plantes rares, ni les grands noms si remarquables. Je me dis alors que, si ce qu'elle avait collecté de textes médiocres avait pu l'éblouir, je pouvais tenter de briller à ses yeux, et me décidai à participer au second numéro, pour lequel je devais rendre sous vingt jours une nouvelle de dix pages.

Cherchant un endroit propice à l'écriture, qui fût plus gai que ma chambre, plus aimable qu'une bibliothèque, et plus confortable qu'un parc – les trois seuls lieux où j'avais jusqu'alors écrit (des dissertations, des poèmes ou des fiches de révision) –, j'avais décidé de m'installer à la terrasse d'un café dont la réputation d'avoir été à une époque le lieu de rendez-vous de l'intelligentsia attirait désormais presque exclusivement une clientèle étrangère qui n'avait que fort peu à voir avec la littérature. Je m'efforçai de croire malgré tout au *genius loci*, et essayai vainement de réfléchir à l'intrigue de ma nouvelle, ma méditation se trouvant perpétuellement entravée par les allées et venues des clients, telles paroles comiques d'un serveur, la conversation sentimentale que tenaient deux vieillards à une table voisine, autant de scènes infiniment plus intéressantes que ce que je tentais d'imaginer. Je griffonnais quelques *incipit* prétentieux depuis une heure quand entra Hubert Arvieux, qui déjà à cette époque n'écrivait plus depuis plusieurs années. Si la silhouette voûtée, d'une démarche alentie, n'avait guère plus à voir avec celle du svelte dandy qu'il avait été, on reconnaissait encore sous les rides nombreuses le visage aigu, aurevillien, que surmontait comme un turban une abondante chevelure blanche. Peut-être faut-il rappeler que cet homme avait été un demi-siècle durant une figure éminente du tout-Paris littéraire et bohème, presque autant par son œuvre, qu'alors je trouvais admirable, que par sa capacité à accompagner d'une manière qui semblait la plus naturelle, la plus personnelle du monde, les évolutions politiques et esthétiques qui avaient traversé la France post-soixante-huitarde. Passé du maoïsme au socialisme, puis au libéralisme, faisant des chroniques pour des journaux de droite sans jamais passer pour un réactionnaire, et conservant une certaine complaisance à l'égard de ses anciennes attaches, qu'il semblait n'avoir quittées que parce que l'âge et le bon goût l'y forçaient, qu'il fallait laisser aux jeunes générations la volonté active de changer la vie, il jouissait, pour des raisons différentes, d'un prestige égal auprès des bourgeois cultivés comme des étudiants syndiqués, et se montrait par-là, quoiqu'il ne se plût pas à le rappeler, le digne héritier d'une famille qui depuis Molé avait compté plusieurs générations de diplomates. Il mourut peu après notre rencontre,

et dès lors, comme une sœur siamoise, sa gloire dépérit ; dix à peine après sa mort on ne le lisait plus. Passer de mode est une chose aussi commune que la difficulté à l'expliquer est grande, et où la multiplicité des raisons possibles ferait presque croire qu'il n'y en a aucune, et que seul le hasard y a présidé ; mais elle ne devait pas étonner pour l'œuvre d'un homme qui avait été résolument de son temps, justement parce qu'il n'avait fait qu'en être. Ne se souciant que d'être compris par les générations parmi lesquelles il avait vécu, il fut oublié dès la suivante. Ses livres, rangés sur les étagères des parents et des grands-parents, à côté des Bergotte et des Choulette, ne devaient qu'à la providence d'une exploration curieuse l'occasion de s'ouvrir à des yeux plus jeunes, qui ne s'y posaient guère longtemps.

Accueilli avec zèle par le chef de rang, Arvieux alla s'asseoir à une table, sans avoir même à demander un café et *Le Figaro*, dont il avait été l'une plumes fameuses. J'observai comme Actéon Diane le vieillard penché sur son journal au milieu des touristes, animaux bruyants, inconscients de prendre leur café et leurs selfies en présence de celui qui incarnait la quintessence de l'Esprit français, et, me décidant à aller le saluer au moment où il sortirait de son bain d'une foule si indifférente à lui, comme lui à elle, je m'empressai de noter ce que je pourrais lui dire. Alors qu'il repliait le journal et allait se lever, je fus interrompu dans ma démarche par un chasseur qui, par dévotion au client fidèle, qu'il savait fameux, et avait vu à la télévision, ayant senti que j'allais *importuner monsieur*, me barra la route d'un air farouche. « Laissez ! Laissez ! dit Arvieux, il ne faut pas... faire... *pppeur*... de la sorte, aux jeunes gens ». Défait du garde jaloux, je répondis, confus, que j'étais un admirateur de son œuvre, lui récitai sa bibliographie, parlais de ses romans oulipiens, lui demandais ce qui l'avait fait revenir ces dernières années à une forme plus classique, presque balzacienne. Il répondait assez vaguement à mes questions, dans un sourire que je crus d'abord condescendant, mais qui, comme je l'appris à l'occasion de divers témoignages recueillis à sa mort, attestait d'abord d'une sincère bienveillance, mais aussi, dans le cas présent, de la placidité d'un esprit devenu chancelant. Devant partir, après avoir écouté mes doutes sur ma vocation littéraire, le vieil homme me dit : « Ne vous tourmentez pas, jeune homme, vous êtes euh très... *hhhintelligent*... et... *ppperspicace* ».

Quelques heures après, une fois retombée l'émotion de la rencontre, repassant dans ma mémoire les quelques paroles qu'il m'avait adressées, je ne pus réussir à me dire que c'était le grand écrivain qui m'avait complimenté ; que les années qui séparaient l'écriture de ses chefs-d'œuvre de notre rencontre, et qui avaient manifestement altéré son allure et ses paroles, avaient par une mystérieuse prophylaxie épargné son jugement. J'interprétais ce compliment comme ceux que j'avais reçus de camarades moins lettrés à qui j'avais, par crainte de la critique, soumis mes premiers textes, et qui s'en étaient émerveillés, comme enfant je m'étais émerveillé de fauteuils à oreilles, de chandeliers surchargés, de pendules Louis XIV, pour la seule raison que ces choses m'évoquaient l'idée du passé, à laquelle j'attachais celle de la distinction ; les mots, les tournures et les thèmes de mes textes devaient provoquer chez le lecteur moyen l'idée de la profondeur, de l'intelligence, comme les moulures et les marquetteries donnaient à l'enfant que j'étais celles de la grandeur et du raffinement ; mais ce luxe d'observations, d'ironie et de complications phrastiques (qui comme celles d'une montre finissaient par n'être plus que mécaniques), ce luxe de fausse finesse ressemblait plutôt aux intérieurs de la Trump Tower qu'aux appartements du Roi Soleil. Certes, le public trop facile s'y trompait. La fausseté et la laideur ne sont que relatives à des canons, les canons à des milieux, et il ne va pas de la littérature comme des autres arts : ce qui choque un occidental d'Europe, même modérément

cultivé, dans les salons dorés de la Trump Tower, comme d'ailleurs dans les maisons à peine trentenaires d'une banlieue *chic* de Washington, qui reproduisent le style virginien et encadrent de colonnes doriques le volet roulant de leur garage, ne le choque que parce qu'il a conscience que tout cela ne peut être que faux, dans un pays à peine bicentenaire, et construit pour les automobiles (là où des villes allemandes, reconstruites à l'identique après les bombardements de la Seconde Guerre mondiale, pourraient nous tromper jusqu'à croire – hypothèse dangereuse – que la guerre n'y a pas eu lieu) ; au contraire un livre, même écrit de la veille, apparaît comme, pour employer une tournure en vogue, une *extension du domaine* immémorial de l'imaginaire ; il y opère une sorte d'excroissance organique, d'un tissu référentiel qui, si médiocre qu'il soit, l'inscrit dans la tapisserie des siècles. Un écrivain d'ailleurs assez novateur n'a-t-il pas dit au siècle dernier qu'Homère était notre plus immédiat contemporain ? Les mots plus que les choses contiennent une essence mystérieuse, dont inconsciemment nous les remplissons, et qui leur permet de figurer dans notre esprit l'idée d'une beauté qui s'incarne bien plus difficilement par la main d'un sculpteur, d'un peintre, d'un ébéniste ou d'un architecte. Ainsi on peut écrire à la fin du XIX^e siècle un roman sur le règne de Néron sans pour autant être ridicule ; et celui qu'on y trouvera sera au moins autant le fruit de notre imagination, que de celle de l'écrivain, bénéfice du doute dont ne peuvent se prévaloir aussi aisément les arts visuels. Mais cette question nécessiterait des développements infinis, et le lecteur impitoyable pourrait être embarrassé de ma dissertation. Qu'il sache seulement que cette rencontre avec Arvieux me causa moins de joie que de tristesse, me fit comprendre que je ne devais pas chercher à écrire comme on faisait autrefois des bouts-rimés, et que, fort de cette réalisation, je me dédis auprès de celle à qui j'avais promis un texte pour sa revue.

Catégorie « Moins de 25 ans »
DEUXIEME PRIX

Malheur aux dormeurs
par Alix Orhon

Il faisait froid dehors, d'un froid hivernal et sec qui nous fait nous sentir nu malgré tout ce que l'on porte, qui s'insinue dans le corps comme une pensée persistante, tous nos sens se trouvant alors éveillés dans le seul et unique but de chercher à nous réchauffer, dans un instinct de survie qui semble être le dernier. Les joues roses et brûlantes, le souffle court, j'attendais avec les autres l'appel du professeur, singulièrement plus sage qu'à l'accoutumée, car pour tenir face à ce froid qui nous brûlait la peau, nous avions tacitement décidé de nous coller les uns contre les autres. Nous posions notre regard sur l'immense porte de l'école, qui semblait se dresser devant nous comme un obstacle à la source de chaleur la plus pure qui s'en trouvait éclipsée, dérobée à nos yeux. Les trente et un petits écoliers qui composaient ma classe se tenaient là, sans un mot, se frottant les mains à travers leurs vieilles mitaines, cherchant désespérément, à travers leur caractère exemplaire, à ce que le maître décide d'ouvrir plus tôt les portes de ce paradis qui nous semblait inaccessible, tant pis si la récréation, anciennement rituel sacré, se trouvait abrégée de quelques minutes. Bientôt, notre professeur, figure d'autorité suprême et duc de ce domaine qu'était l'école publique de Combray, annoncerait la libération de nos corps, emmitouflés dans des enchevêtrements de textiles tous plus chauds les uns que les autres. De l'autre côté de notre prison ouverte, pouvait se distinguer très nettement, à travers le verre, la silhouette de M. Thomas, parlant à une autre personne. Ainsi, il ne nous avait pas vu, et il faudrait attendre encore plusieurs minutes dans ce froid. Finalement, un bref regard vers ses élèves permit la libération des petites têtes blondes, presque disparues sous leurs bonnets.

Il ouvrit la porte, nous invita à rentrer dans la salle de classe, brûlant bien moins du désir de connaissances que de celui, plus immédiat, plus impérieux, de nous réchauffer enfin. Le froid avait pourtant réussi à se cacher dans nos manteaux, et ainsi, malgré la chaleur de la pièce, se montrait à la vue de tous sur les lunettes remplies de buées, au creux des doigts engourdis des jeunes élèves qui sortaient déjà un crayon, espérant ne pas devoir commencer à écrire trop vite, pour laisser à leur doigt le temps de se reposer à la suite de l'épreuve qu'ils venaient d'éprouver. En arrivant dans la classe, la chaleur m'enveloppa aussitôt, non pas comme un soulagement immédiat, mais comme une promesse lente, progressive, presque capricieuse. Les plus chanceux d'entre nous s'installèrent sur le côté, collant leurs chaussures à la chaleur des radiateurs, comme si ce contact pouvait leur restituer une part de leur vitalité perdue. Malgré le froid et l'hiver, le soleil était présent. Lui aussi avait l'air de vouloir se réfugier dans la classe. Ses rayons, tièdes, frappaient avec obstination les vitres de notre salle, s'y brisant doucement avant de venir s'étendre sur nos tables, comme s'il cherchait, comme tous les enfants, une place où se reposer près du chauffage, sa propre chaleur ne lui suffisant pas.

M. Thomas présenta l'homme comme un intervenant. Il nous transmettait différentes interprétations de l'éthique de la paix à travers le passage du Sermon sur la Montagne, à la

suite des récentes guerres ayant ébranlé l'Europe. Debout, immobile face à son petit pupitre en bois, il fixait ses feuilles, griffonnées de notes, auxquelles il semblait être attaché comme son plus grand trésor, n'en détachant jamais ses yeux. À côté de lui était posé un petit verre d'eau, qui se trouvait être la seule cause dans cette pièce capable de le couper dans son monologue. Ainsi, il s'arrêtait, se grattait la gorge tout en déglutissant, buvait et reprenait, de ce ton monotone qui lui correspondait. Notre professeur avait été très clair dès le départ, à travers un sermon : soyez respectueux, prenez des notes ; mais surtout, écoutez attentivement. Installé derrière un large bureau, surélevé par l'estrade, il dominait la salle entière, offert aux regards comme une figure d'autorité et de savoirs indiscutables. Sous ses lunettes, fine courbe de fer entourant délicatement deux verres imposants et épais, ses yeux, tels des sentinelles, nous voyaient tous, face à face. Cette place stratégique était ainsi la plus grande force de M. Thomas pour faire régner l'ordre et la discipline dans sa classe, mais inversement, sur son piédestal, tout le monde pouvait l'observer, en faisant par la même occasion sa plus grande faiblesse.

Tandis que l'intervenant continuait son exposé, dont lui seul était passionné, mon esprit se détachait lentement de ses paroles, malgré toute la force dont j'usais pour en suivre le fil d'Ariane, pour se concentrer sur des sensations infiniment plus présentes. La chaleur coupable de ce rayon de soleil inondait mon corps, une fatigue douce et tendre accompagnant bien souvent l'hiver et ses journées courtes rendait l'exécution de chaque geste quotidien beaucoup plus lourde, difficile et consciente. Quel bonheur étrange que celui de poser la plume sur le papier, et de sentir aussitôt qu'elle devient moins lourde, comme si le poids se transférait à la feuille, permettant ainsi à ma main de se reposer, tout comme à mes yeux. Je les fermais presque malgré moi, aussitôt après avoir déposé mon stylo si pesant, et je sentais alors les vagues de Balbec se former dans mon esprit, lentes, fines et régulières, me berçant tendrement comme une mer intérieure qui m'invitait à m'allonger sur ma table et à m'y abandonner tout entier. Et pourtant, bien malgré moi, au fond de cette enveloppe corporelle qui me semblait tout d'un coup trop grande, telle une couverture dans laquelle j'aurais pu m'emmitoufler pour ne plus jamais me réveiller, une petite voix me criait, faiblement, de me ressaisir. Au travers d'un frisson de froid, le corps ne s'habituant jamais vraiment à la température de cette salle de classe, encore troublé par l'épreuve qu'il avait précédemment traversée, je luttais contre cette bouche pâteuse, prête à se perdre dans les méandres du sommeil. Avec une force qui me sembla presque surhumaine, je relevai mes paupières, redressai la tête, bien que mon coude la fût toujours, et levai les yeux de mes feuilles à carreaux où seul le titre de la leçon était écrit, jusqu'au mirador, pensant recevoir un regard noir qui me transpercerait tel une balle.

C'est alors que je le vis ; le professeur, tête baissée, dormait. Son sommeil n'avait rien de théâtral, il prenait dans mon esprit la forme d'une défaite du monde de l'intellect sur celui de l'empirisme : son corps avait cédé avant même que celui-ci ne s'en aperçoive. L'intervenant, toujours rivé à ses notes, ne remarquait rien, lisant sans quitter des yeux ce qui j'en étais sûr semblait pour lui un chef-d'œuvre de littérature. À part cette voix bloquée à une fréquence précise, aucun bruit ne troublait la salle. Je me rappelai les paroles de M. Thomas et je les confrontai à son visage, caché dans son col, adossé à sa chaise, les bras croisés, les yeux fermés et la respiration profonde. Voici donc ce que pensait la figure la plus sérieuse que je connaissais de ce spécialiste venu expressément et de son sujet d'expertise. Lorsque l'intervenant eut fini (tant de lire ses notes que de boire son verre d'eau), il leva enfin les yeux vers nous, et ne notant aucune réaction particulière, se tourna vers son collègue. Son visage exprima une indignation sincère, presque blessé, et rougit comme si toutes les fenêtres de la classe s'étaient ouvertes,

faisant rentrer le froid retenu par ces carreaux transparents. Il appela son nom une première fois, doucement, puis une deuxième, plus tempétueuse. Notre professeur se réveilla brusquement, comme arraché à un autre monde qu'il n'aurait pas voulu quitter, et se mit aussitôt à feindre l'attention, griffonnant à la hâte des notes qui, tout le monde le savait, n'existaient que pour sauver les apparences. Mais très vite, ce scribe se rendit compte de son comportement : le silence était retombé, l'intervenant avait fini de parler. Et dans ce calme, accueilli par certains ricanements étouffés de mes camarades, il me sembla qu'un principe s'était ébranlé en moi ; une certitude discrète, mais durable, sur la fragilité des rôles, et sur la douce tyrannie du sommeil, capable de renverser, en un instant, l'ordre scolaire le mieux établi.

